

Quoiqu'il en soit, cette lamentable fin du philosophe de Samos et de ses amis, prouve la vérité de ce que nous avons avancé plus haut. Car, comme l'observe Meiners, s'il n'eût été qu'un tranquille sectateur de la vérité, on ne lui aurait pas refusé un asile dans la plupart des villes, comme si l'on eût craint que sa présence ne causât des révolutions; et ni lui, ni ses amis n'auraient pu occasionner de grands soulèvements dont le peuple parlait encore deux siècles après sa mort. (1).

Mais c'est assez parler d'une vie dont bien des circonstances demeurent voilées pour nous. Comme tous les grands réformateurs de l'Orient, Pythagore a eu la sienne environnée de merveilles fantastiques, de mystères terribles, de fables inouïes. Nous-mêmes, en essayant de saisir, à travers le lointain des âges, quelques traits fugitifs de cette grande physionomie, nous l'apercevons dessinée d'une manière bien vague et bien indéfinie.

Pythagore, dans ses instituts hygiéniques, se proposait pour but final de fixer le moral de ses disciples dans cet état de douce quiétude qui engendre les pensées sublimes et les sentiments désintéressés, et il appelait cette qualité précieuse *l'harmonie* ou *l'accord harmonieux* de l'âme. C'était, selon lui, la mère de la modestie, de la pudeur et de l'amour de tous les hommes. Son expérience lui fit voir que les préceptes philosophiques seraient insuffisants pour imprimer aux esprits ces modifications profondes et salutaires, et que l'hygiène, c'est-à-dire la science de la direction des facultés du corps, devait venir à son aide. Par le moyen des règles que ce philosophe avait établies pour lui et pour ses amis, des exercices convenables et continuels

(1) Meiners, ouv. cit. p. 196.